FRC 4 31053 2

Case
FRC
25065

LA JOURNÉE

DU DIX AOUT 92,

OU

LA CHUTE DU DERNIER DE NOS TYRANS.

THE NEWBERRY
LIBRARY

AU PEUPLE SOUVERAIN.

LA JOURNÉE DU DIX AOUT 92,

OU

LA CHUTE DU DERNIER DE NOS TYRANS,

DRAME EN QUATRE ACTES,

MÊLÉ DE CHANT ET DE DÉCLAMATION;

Paroles des Citoyens SAULNIER et DARRIEUX, Musique du Citoyen KREUTSER.

Pour être représenté sur le Théâtre de l'Opéra National.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, n°. 9.

SECONDE ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PARTI RÉVOLUTIONNAIRE.	
	Les Citoyens
UN DÉPUTÉ.....	*Lainez.*
UN COMMISSAIRE de la majorité des Sections.	*Lays.*
UN JACOBIN.....	*Chéron.*
UN CANONNIER.....	*Renaud.*
DEUX AUTRES CANONNIERS.....	*Le Roux l'aîné.* / *Duplessier.*
UN SANS-CULOTTE.....	*Le Fèvre.*
UN SAPEUR.	
GARDES NATIONAUX ET CANONNIERS.	
LE PEUPLE en masse.	
PARTI CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE.	
LOUIS CAPET.....	*Dervsi.*
MARIE ANTOINETTE sa femme.	*La Citoyenne Maillard.*
LE FILS, LA FILLE, ET LA SŒUR DE CAPET.	
PÉTION, maire de Paris.....	*Adrien.*
RHŒDERER, procureur-syndic du Département.....	*Le Roux c.*
MANDAT, commandant de la Garde Nationale,	*Dufréne.*
BAKMAN, major des Suisses.....	*Chateauneuf.*
UN OFFICIER SUISSE.....	*Rousseau.*
UN EVÊQUE.....	*D'loi.*
UN COURTISAN.	
UN CHEVALIER DU POIGNARD.....	*Josse.*
UN SOLDAT SUISSE.	
UN HUISSIER de la chambre.	
COURTISANS ET PRÊTRES.	
Officiers et Soldats Suisses.	
TROUPE DE CHEVALIERS DU POIGNARD.	

La Scène est à Paris.

LA JOURNÉE
DU DIX AOUT 92,
OU
LA CHUTE DU DERNIER DE NOS TYRANS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la salle de Conseil du Tyran.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, PÉTION, RHŒDERER, MANDAT, BAKMAN, UN ÉVÊQUE, COURTISANS, PRÊTRES, CHEVALIERS DU POIGNARD.

LOUIS.

IL est donc arrrivé ce jour de vengeance, où nous allons anéantir le parti populaire? Dans quel affreux abîme alloit nous précipiter ce systême Républicain, s'il eût réussi! Tous les sceptres étoient brisés, les trônes s'écrouloient; et les Peuples, affranchis du joug de leurs maîtres légitimes, alloient usurper une souveraineté....

UN ÉVÊQUE.

Que vous ne tenez que de Dieu, et que les mortels ne peuvent vous ravir. Votre cause est liée à la sienne. Ces factieux ont voulu renverser le trône, les autels, introduire la tolérance des cultes; mais je les vois déjà marqués du sceau de la réprobation. C'est l'Eternel qui va vous prêter aujourd'hui sa foudre, pour écraser ce Peuple d'impies. Ses ministres raniment par-tout le feu sacré de notre antique religion; tandis que vos armes victorieuses vont exterminer les rebelles.

UN COURTISAN.

Ce n'étoit pas assez de renverser le trône et les autels; la Noblesse étoit aussi proscrite. Le sang de tant d'illustres ayeux, qui furent pendant tant de siècles l'ornement de votre Empire, et les fermes soutiens du trône, alloit être mêlé, confondu avec celui du Peuple. Des ambitieux ignorés de l'univers, ont voulu se faire un nom, avec ces mots de *Liberté*, d'*Egalité*: chimères qui n'ont pu jamais exister chez aucun Peuple de la terre. C'est sur-tout de ces esprits ardens qu'il faut nous débarrasser. Ils seroient toujours à craindre, tant qu'ils verroient le jour.

LOUIS.

Ils ont un moment fait trembler les rois. L'Europe en a frémi d'horreur... Pétion, vous connoissez les coupables? avez-vous désigné toutes les victimes qu'il faut immoler, les maisons des Patriotes qu'il faut embraser?

PÉTION.

Tout est prévu : les mesures sont si bien prises, qu'un seul Républicain ne peut échapper à votre juste courroux.

LOUIS.

N'avons-nous à craindre aucun de ces revers, qui tant de fois ont fait échouer nos projets ?

MANDAT.

Si les ordres que j'ai donnés à la force armée, sont exécutés, comme tout me le promet, vos ennemis sont détruits ; et demain l'aurore, à son retour, présente à la France étonnée, son roi dans tout l'éclat de sa puissance.

BAKMAN.

Plus vous tardez à punir ce Peuple indocile, et plus son audace s'accroît : l'excès de votre clémence a fait tous vos malheurs... ces ingrats prennent votre bonté, pour de la foiblesse. Ne laissez pas plus long-temps leurs attentats impunis ; et puisque tout se déclare aujourd'hui pour vous, donnez des ordres, et les scélérats vont vous être immolés.

PÉTION.

Gardez-vous d'écouter de semblables transports. Ce n'est que par la ruse, à force de prudence, que nous parviendrons à l'exécution de nos desseins.

RHŒDERER.

Nos ennemis sont trop nombreux pour les attaquer à force ouverte. C'est à la faveur des ténèbres qu'il faut porter l'épouvante et l'horreur dans Paris.

LOUIS.

Je suivrai cet avis : je ne veux point confier mes destins aux hazards d'un combat. Charles IX ne réussit dans ses hardis projets, que parce qu'il sut cacher la foudre dans l'ombre et le silence de la nuit. C'est à l'exemple de ce monarque prudent, que je veux frapper des coups sûrs.... Bakman, êtes-vous sûr de vos soldats ?

BAKMAN.

Ils ont d'abord refusé de tourner leurs armes contre le Peuple : reste de préjugé de cette Nation fière de sa liberte ; mais j'ai su leur faire entendre que c'étoient des factieux, ennemis de l'ordre et des loix, et non le Peuple, que nous allions combattre.

PÉTION.

Il ne suffit pas qu'ils croient que c'est contre des factieux qu'ils vont se battre ; il faut qu'ils soient aussi persuadés que c'est pour le maintien de la Constitution.

LOUIS.

Oui, c'est elle qui doit être le mot de ralliement.

RHŒDERER.

C'est avec ce mot que les modérés arrêtent les efforts des plus ardens Patriotes ; c'est par ce mot qu'une grande partie du Peuple est séduite ; c'est avec ce prestige enfin, que nous avons augmenté le nombre de vos défenseurs.

BAKMAN.

C'est le premier moyen dont j'ai fait usage auprès d'eux. Je n'ai rien négligé pour corrompre leur opinion. L'or et le vin qu'on leur distribue depuis plusieurs jours, ont fini de les vaincre : tout vous répond de leur aveugle obéissance.

LOUIS.

L'Empereur, le roi de Prusse, fidellement instruits de nos démarches, attendent avec impatience le succès de cette journée. Nos Généraux, d'intelligence avec eux, doivent leur livrer toutes les garnisons qui se trouvent entre nous : rien ne s'oppose plus à leur passage. Assurons-nous des ennemis du dedans. Que l'Assemblée, les Jacobins, qu'aucune victime enfin n'échappe à ma vengeance ; les armées victorieuses sont à nos portes, elles feront le reste. (*Tous se lèvent.*) Que chacun se rende à son poste. Bakman, retournez vers vos Suisses, vous assurer encore de leur fidélité. Pétion va parcourir la ville et caresser le Peuple. Rhœderer visitera les Autorités constituées, épiera leurs démarches, et vous viendrez me rendre compte des dispositions des esprits. Qu'aucune indiscrétion, sur-tout, ne trahisse nos projets.

UN CHEVALIER DU POIGNARD.

Nous, nous allons nous répandre dans différens quartiers de la ville, et nous mêler avec les Patriotes. Nous feindrons de servir la cause populaire, en combattant à côté d'eux ; mais ce ne sera que pour leur donner une mort plus sûre et plus certaine.

LOUIS.

AIR.

Dignes appuis de ma couronne ;
Amis rares et courageux,
Mon ame s'abandonne
A vos soins généreux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nous remplirons votre espérance :
Ce jour verra combler vos vœux.

LOUIS.

Si je recouvre ma puissance,
Avec vous désormais, je veux la partager.

CHŒUR.

Nous remplirons votre espérance ;
Nous jurons de mourir, ou bien de vous venger.

LOUIS.

Allez, dans l'ombre et le silence,
Pour le combat tout ordonner :
Souvenez-vous que la prudence
Nous défend de rien épargner.

CHŒUR.

Oui, nous allons dans le silence,
Pour le combat tout ordonner :
Au doux plaisir de la vengeance,
Votre ame peut s'abandonner.

PÉTION, *à part.*

Au fol espoir de la vengeance,
Je les vois tous s'abandonner ;
Tout sert ici mon espérance ;
D'Orléans, nous allons régner.

SCÈNE II.

PÉTION, RHŒDERER.

RHŒDERER.

Le voilà sur le point de recouvrer ses droits ; mais quel fruit retirerons-nous de l'avoir rétabli dans son autorité despotique ? Les rois sont ingrats, supportent avec peine la vue de leurs complices.

PÉTION.

Quelle erreur est la tienne ! as-tu pu croire un seul instant, que cet homme cruel fût l'objet de notre politique ?

RHŒDERER.

Pour qui donc agissons-nous ici ?

PÉTION.

Il faut t'ouvrir mon cœur : je vais te confier des secrets que je voulois depuis long-temps partager avec toi.

RHŒDERER.

Eh bien, parle.

PÉTION.

Ecoute-moi. Je sais que ton ambition est égale à la mienne : ce n'est point sous un roi foible, ingrat et parjure, que nous devons espérer de la satisfaire. Nous n'aurions pas plutôt raffermi la couronne sur sa tête, que nous serions les premières victimes immolées à son ressentiment.

RHŒDERER.

Je t'entends : tu veux profiter de la faveur populaire et du moment d'enthousiasme, pour t'emparer....?

PÉTION.

Je ne suis point assez insensé pour former ce projet téméraire, extravagant. L'exemple de Necker, de la Fayette, nous prouve qu'on doit peu compter sur ces faveurs passagères. Le grand art est de marcher à la fortune sous la responsabilité de ces êtres, que le préjugé présente encore comme grands aux yeux du vulgaire : d'Orléans est le fantôme qu'il nous faut, à l'ombre duquel nous régnerons.

RHŒDERER.

D'Orléans !.... Il n'a ni le caractère ni le courage nécessaires pour envahir l'autorité suprême : déjà plus d'une fois il en a manqué l'occasion.

PÉTION.

Le père, soit frayeur, soit faute d'énergie, n'aspire point à la couronne ; mais son fils ! Ne vois-tu pas avec quel art et quelle adresse on lui prête de la valeur, on lui fabrique des vertus ? Tu connois les liaisons du père avec la cour de Londres ? tu te rappelles mes voyages en Angleterre ?

RHŒDERER.

Mais quels moyens employer, pour ravir d'abord la couronne à son légitime possesseur, ensuite anéantir le parti populaire qui veut la Liberté ?

PÉTION.

Tout est prévu : les deux partis vont se détruire

l'un par l'autre. Le sang qui coulera par les ordres du Tyran, va finir de le rendre odieux à la France entière. Les mesures sont si bien prises, que le parti populaire ne peut manquer d'être écrasé; mais au moment de sa victoire, le Tyran, sa famille sont immolés par les amis de d'Orléans.

RHŒDERER.

Et tu crois que ces Princes accourus au secours de Louis, nos Généraux qui sont dans ses intérêts, seront tranquilles spectateurs de cet événement ?

PÉTION.

Ces despotes s'inquiètent peu de la personne de Louis. C'est un roi qu'ils demandent, n'importe de quelle famille. Louis aura toujours tort, s'il est vaincu. Tout est combiné dans le Cabinet de Saint-James : Pitt est dans nos intérêts : dès qu'il en sera temps, les flottes d'Albion couvriront l'Océan et la Méditerranée.

RHŒDERER.

Je veux que cette Puissance seconde vos projets ; mais l'Assemblée !...

PÉTION.

Sera entourée d'assassins qui, au premier signal, se jetteront sur la Montagne. Leurs coups dirigés par Brissot et nos autres amis, nous délivreront de ceux qui voudroient apporter quelqu'obstacle à nos desseins.

RHŒDERER.

J'étois loin de prévoir ce hardi projet : l'exécution

seule m'épouvante. Crois-tu que les Jacobins qui sauvèrent toujours la Liberté ; que ces sentinelles infatigables, dont le nom seul fait trembler les tyrans, et dont les despotes demandent la ruine avec tant d'acharnement ; crois-tu que ces hommes à qui rien n'échappe, n'auront pas pénétré tes projets ?

PÉTION.

Il faut te l'avouer : si mon cœur est susceptible de quelque crainte, eux seuls sont capables de me l'inspirer. Cette société redoutable, dont je n'augmente le nombre que par politique, renferme des talens et des vertus. Elle a des hommes dans son sein, dont le génie profond sut toujours pénétrer et déjouer les conspirateurs. Fatals aux ambitieux, tranquilles et froids spectateurs des événemens les plus terribles, calmes au sein des orages, ils sont inaccessibles à la séduction ; aucune circonstance ne peut les abattre : leur incorruptible vertu fait enfin mon désespoir. Voilà ces hommes qui viennent m'intimider quelquefois. Cependant aucune précaution de leur part ne m'annonce leur méfiance. J'ai des partisans, des amis dans ses comités les plus secrets : si quelque soupçon venoit à se manifester, crois qu'au même instant j'en suis averti. D'ailleurs les chefs sont désignés aux assassins : tous les coups seront portés à la fois.

RHŒDERER.

Ne te laisses-tu point aveugler par trop de confiance ? sais-tu qu'il y va de notre vie, si nous sommes découverts ?

PÉTION.

AIR.

Repose-toi sur ma prudence
Du soin de nos succès :
Au Tyran dès ce jour, je ravis sa puissance,
Et nous donnons des loix à l'empire Français.
C'en est fait ; le pouvoir suprême
Echappe à ce parjure, et passe en d'autres mains :
Nous allons partager ce brillant diadême ;
Rien ne s'oppose plus à nos vastes desseins.

RHŒDERER.

Eh bien, je laisse à ta prudence
Le soin de nos succès :
Au Tyran, dans ce jour, ravissons la puissance,
Et nous donnons des loix à l'empire Français.

PÉTION.

Repose-toi sur ma prudence
Du soin de nos succès :
Au Tyran, dans ce jour, je ravis sa puissance,
Et nous donnons des loix à l'empire Français.

PÉTION.

La Reine va bientôt paroître : cette étrangère perfide n'a rien négligé pour me séduire. Elle croit nous attirer dans le piège, où je l'entraîne aujourd'hui. Mais je l'entends, éloigne-toi.

SCÈNE III.

PÉTION, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Eh bien, Pétion! le succès de cette journée est-il assuré?

PÉTION.

Tout réussit au gré de nos souhaits : c'en est fait du parti populaire. Tous les chefs sont désignés ; une seule victime ne peut nous échapper.

ANTOINETTE.

Quelle reconnoissance pourra m'acquitter envers vous? vous seul allez rendre tout son éclat au trône avili par des factieux.... Il est cependant des inquiétudes que je ne puis vaincre. Vous connoissez l'incertitude du Roi, vous avez été témoin de sa foiblesse.

PÉTION.

J'ai quelque temps partagé vos craintes ; mais vous me voyez rassuré. Le Roi n'est plus le même : ce n'est plus cette ame foible et timide ; il ne parle que de vengeance ; il demande la tête de tous les chefs de parti ; il veut que Paris soit rempli de proscriptions.

ANTOINETTE.

DUO DIALOGUÉ.

Eh! comment, dans ce cœur foible et pusillanime,
Avez-vous pu trouver un germe de vertu?

PÉTION.

La vengeance a parlé.

ANTOINETTE.

Ce sentiment sublime
A-t-il pu naître enfin dans son cœur abattu ?

PÉTION.

Lui seul en ce moment l'anime ;
Il est las désormais de se voir outrager.

ANTOINETTE.

Je puis donc me livrer à la douce espérance ;
De voir bientôt le trône à l'abri du danger !
Ah ! si je recouvrois le sceptre, la puissance
De tous mes ennemis, je saurois me venger.
Mais n'abusez-vous point mon esprit trop facile ?
Est-il vrai qu'il n'est plus d'obstacles à nos vœux ?

PÉTION.

Reine, rassurez-vous, soyez calme, tranquille ;
Voici le dernier jour de tous les factieux.

ANTOINETTE.

Je puis donc me livrer à la douce espérance
De voir bientôt le trône à l'abri du danger !
Ah ! si je recouvrois le sceptre, la puissance,
De tous mes ennemis je saurois me venger.

PÉTION, *à part.*

O noble ambition ! idole que j'encense !
Dans mes hardis projets daigne me protéger :
Fais passer dans nos mains le sceptre, la puissance ;
Avec toi, d'Orléans, je vais les partager.

SCENE VI.

PÉTION, ANTOINETTE, LOUIS, BAKMAN, MANDAT, COURTISANS.

LOUIS.

Eh bien ! braves Français qui me restez fidèles !
De vos soins que dois-je espérer ?

CHŒUR.

La perte des rebelles ;
Sous nos coups ils vont expirer.

MANDAT.

Votre vengeance est assurée ;
Nous avons entouré par-tout les scélérats.

BAKMAN.

Rien ne peut les soustraire aux horreurs du trépas :
La France va bientôt en être délivrée.

PÉTION.

Mille abîmes par-tout sont ouverts sous leurs pas.

MANDAT.

Des bataillons entiers prennent votre défense ;
Les autres, abusés par leur crédulité,
Doivent servir votre vengeance,
Croyant servir la Liberté.

BAKMAN.

Comptez sur mes soldats, sur leur obéissance
Ils sont prêts à braver les périls, le trépas :
Ces fiers Helvétiens, avec impatience,
Attendent en ce jour le signal des combats.

LOUIS, ANTOINETTE.

Poursuivez vos travaux, ô mes amis fidèles !
Vengez-vous, vengez votre roi :
Punissez des sujets rebelles
Qui vouloient nous faire la loi.

ANTOINETTE.

Si le trône reprend sa splendeur et sa gloire,
Ce sera votre ouvrage, ô généreux Français !

CHŒUR.

Nos bras, en combattant de coupables sujets
Sauront en ce grand jour enchaîner la victoire.

LOUIS, ANTOINETTE.

Vengez-vous, vengez votre roi ;
Punissez des sujets rebelles,
Qui vouloient nous faire la loi.

BAKMAN, CHŒUR.

Vengeons-nous, vengeons notre roi ;
Punissons des sujets rebelles
Qui vouloient nous faire la loi.

SCÈNE V.

PÉTION, ANTOINETTE, LOUIS, BAKMAN, MANDAT, COURTISANS, UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER DE LA CHAMBRE.

SIRE, un Député demande à paroître devant vous.

LOUIS.

Un Député ! Quel peut être son dessein ?

ANTOINETTE.

Toujours de la foiblesse ! Eh, qu'avez-vous à redouter, quand Vergniaud, Guadet, Gensonné, Brissot et la majorité de l'Assemblée, sont pour vous ?

PÉTION.

Quel que soit le motif qui le guide, la prudence exige que nous quittions ces lieux. Ne tardez pas davantage à le recevoir : il seroit dangereux de le faire attendre. Rappellez-vous sur-tout, que la Constitution vous donne le droit de tout faire impunément.

LOUIS.

Eh bien, qu'on l'introduise.

ANTOINETTE.

De la fermeté ! Qu'aucun embarras, aucune incertitude ne trahisse nos projets.

(*Ils sortent d'un côté ; le Député entre de l'autre.*)

SCÈNE VI.

LOUIS, SA SUITE, UN DÉPUTÉ.

LE DÉPUTÉ.

L'ASSEMBLÉE me députe vers vous : elle veut savoir quels sont les motifs qui vous ont empêché de faire exécuter ses décrets ? Pourquoi ces soldats étrangers ne sont pas éloignés à la distance qu'elle a prescrite? Pourquoi ce palais est entouré de bayonnettes? Pourquoi ces lieux enfin, ne sont remplis que d'hommes

mes suspects, d'ennemis jurés de la Liberté du Peuple?

LOUIS.

Maître de mes volontés, je n'en dois compte à personne. Assez et trop long-temps je fus dupe des agitateurs et des factieux. Je veux enfin m'affranchir de leur joug. La loi me donne le droit d'examiner et de suspendre les décrets, quand je le juge à propos.

LE DÉPUTÉ.

La Nation a parlé par l'organe de l'Assemblée; elle veut être obéie. Toute réflexion devient un crime, quand le Peuple la condamne.

LOUIS.

Nous avons juré respectivement d'observer la Constitution : je maintiendrai la Constitution, toute la Constitution, et rien que la Constitution.

LE DÉPUTÉ.

Vous osez parler de sermens, vous qui les avez tous trahis! vous que l'on a vu fuir lâchement vers ces conspirateurs qui ravagent aujourd'hui nos frontières! Non, le Peuple ne croit plus aux promesses des rois. Trop d'exemples, des siècles de malheur et de misère l'ont instruit à se méfier des tyrans. Leur règne est passé : celui de la Liberté commence. D'ailleurs, cette Constitution que vous invoquez, que vous détestez au fond du cœur, n'est-elle pas l'ouvrage de la corruption et du crime? Mirabeau!... la liste civile!... vous m'entendez!...

LOUIS.

Je sais que des novateurs ardens cherchent à me

ravir la partie du pouvoir qui m'est délégué par la Nation ; mais je connois mes droits, j'en saurai faire usage.

LE DÉPUTÉ.

Vous voulez régner en tyran : voilà votre dessein ! Le despote ne compose jamais avec la Liberté ; il faut que l'un des deux soit anéanti.

LOUIS.

La Loi seule réglera les destins de la France. Retournez au Sénat, lui porter ma réponse.

LE DÉPUTÉ.

Vous éludez en vain la demande qu'il vous fait par ma voix. Des desseins liberticides éclatent par-tout dans cette enceinte.

AIR.

Tremblez, redoutez la vengeance
D'un Peuple justement irrité contre vous :
Il s'éclaire ; il connoît sa force, sa puissance ;
Rien ne peut désormais arrêter son courroux.
Et ces lâches mortels, qui cherchent à vous plaire,
En conspirant contre ses droits,
A sa redoutable voix,
Rentreront tous dans la poussière.

CHŒUR *s'armant pour frapper le Député.*

Insolent ! téméraire !
La mort sera le prix de ton zèle imprudent.

LE DÉPUTÉ *arrachant le sabre d'un de ceux qui veulent le frapper.*

Le premier qui s'approche, expire au même instant.
(*Ils reculent de frayeur.*)
Tremblez, vils scélérats ! le Peuple qu'on offense
Dans un de ses Représentans,

Fera tomber sur vous sa terrible vengeance ;
A ses genoux bientôt, je vous verrai tremblans ;
Mais rien ne fléchira sa trop juste colère :
Sa hache va frapper de lâches assassins ;
De votre sang impur, il va rougir la terre :
Rien ne peut vous sauver de ses terribles mains.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LOUIS, SA SUITE.

LOUIS.

ET vous le laissez échapper sans punir son audace !
Un seul homme vous fait reculer d'effroi !

SCÈNE VIII.

LOUIS, SA SUITE, ANTOINETTE, PÉTION, RHŒDERER, MANDAT, BAKMAN, TROUPE DE CHEVALIERS DU POIGNARD.

ANTOINETTE *au milieu des Chevaliers du poignard.*

MODÉREZ l'ardeur qui vous anime : l'instant de la vengeance n'est pas encore arrivé.

PÉTION.

Trop de précipitation pourroit nous perdre.

RHŒDERER.

La prudence et le calme nous sont plus nécessaires que jamais.

ANTOINETTE.

Sire, qu'avez-vous? vous êtes agité!

LOUIS.

Ce Député!...

PÉTION.

Eh bien! ce Député....

LOUIS.

Me brave et m'outrage impunément jusques dans mon palais. Je crains que cet esprit ardent, cet audacieux, ne soulève le Peuple contre nous, et ne fasse échouer nos projets.

ANTOINETTE.

Quoi! toujours la terreur s'empare de votre ame!
Par-tout vous voyez du danger!
Oubliez-vous qu'il faut ou périr, ou régner?
Voilà le seul desir qui m'anime et m'enflamme:
Tout autre sentiment doit nous être étranger.

PÉTION.

Voyez ces fiers soutiens du trône,
Ces braves Chevaliers, de l'honneur si jaloux;
Ils défendront votre couronne;
Ils sont prêts à périr pour vous.

LOUIS.

Eh bien! que la terreur aujourd'hui m'environne.
Portons par-tout le fer et la proscription.
Audacieux Sénat! ingrate Nation!
Tes menaces, tes cris, n'ont plus rien qui m'étonne.
Donnons à l'univers un exemple éclatant:
Que ces vils factieux, au milieu des supplices,
Expirent à l'instant
Avec tous leurs complices.
(*Aux Chevaliers du poignard.*)
De l'empire des lys, généreux défenseurs,

Combattant pour vos Rois, vous serez invincibles.

(*On apporte des corbeilles de poignards que la Reine distribue aux conspirateurs.*)

ANTOINETTE.

Recevez ces armes terribles,
Et jurez d'immoler tous nos persécuteurs.

LOUIS, ANTOINETTE.

Allez remplir nos vœux sanglans, mais légitimes ;
Qu'il n'échappe à vos coups, aucune des victimes :
Par des torrens de sang, effrayez à jamais
Ces rebelles sujets, ces perfides Français.

CHŒUR.

Nous jurons de remplir vos vœux trop légitimes,
D'immoler à vos yeux ces coupables victimes :
Par des torrens de sang, d'effrayer à jamais,
Ces rebelles sujets, ces perfides Français.

MANDAT, BAKMAN.

Allons remplir leurs vœux sanglans, mais légitimes ;
Qu'il n'échappe à nos coups aucune des victimes :
Par des torrens de sang, effrayons à jamais,
Ces rebelles sujets, ces perfides Français.

PÉTION, RHEDERER, *à part.*

Nous jouirons bientôt du fruit de tous leurs crimes.
Ouvrez-vous sous leurs pas, effroyables abîmes !
Par de nouveaux forfaits irrite les Français,
Et ton trône, Tyran ! est perdu pour jamais.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène se passe dans le jardin des Tuileries.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Les Suisses sont à table, et s'enivrent ; des Officiers leur versent à boire.*)

OFFICIERS ET SOLDATS SUISSES.

UN OFFICIER SUISSE.

VIVE le vin de France,
De ce charmant pays,
Où l'on rit et l'on danse,
Pour bannir les ennuis.

CHŒUR.

Vive le vin, &c.

L'OFFICIER.

Ici l'or, le vin, tout abonde :
Tout va mieux que dans nos Cantons ;
C'est le plus beau pays du monde.
Amis, sans cesse répétons :

TOUS ENSEMBLE.

Vive le vin, &c.

L'OFFICIER.

La plus aimable souveraine
Y fait chérir ses loix ;
Et le plus généreux des rois,

Par de nouveaux bienfaits, chaque jour nous enchaîne.
Amis ! buvons
Et répétons :
Vive le vin de France, &c.

SCÈNE II.

OFFICIERS ET SOLDATS SUISSES. TROIS CANONNIERS.

(Les Canonniers sur l'avant-scène, ne sont point apperçus des Suisses.)

UN CANONNIER.

DANS ces lieux on ne voit que des hommes perfides ;
Une Reine barbare, un Roi conspirateur ;
Des complots ténébreux, cruels, liberticides :
De ces esclaves parricides,
Le sommeil des Français enhardit la fureur.

CHŒUR DES SUISSES.

Vive le vin de France ;
C'est un charmant pays,
Où l'on rit et l'on danse,
Pour bannir les ennuis.

LES TROIS CANONNIERS, *à part.*

Dans un profond silence,
Observons, mes amis,
S'ils sont d'intelligence
Avec nos ennemis.

LE CANONNIER.

Tout présage en ce jour le meurtre et les alarmes ;
J'ai vu dans ce château de sinistres apprêts,
Des poignards recelés, des flambeaux et des armes ;

Quels seroient du Tyran les barbares projets ?
Tremblez, esclaves mercenaires,
Satellites cruels d'un Monarque pervers !
Nous saurons prévenir vos projets sanguinaires :
Les abîmes par-tout sous vos pas sont ouverts.

UN SOLDAT SUISSE *frappant sur l'épaule d'un canonnier.*

Camarates ! quelle est cette sompre trisdesse,
Qui s'embare de fous ?
De la quaité, morbleu ! brenez blace avec nous ;
Et le ferre à la main bartagez notre ifresse.

LE CANONNIER.

Avec plaisir nous acceptons.
(*à part à ses camarades.*)
Feignons de partager leur coupable allégresse :
En buvant avec eux, nous les pénétrerons.

L'OFFICIER SUISSE *leur verse à boire et chante seul.*

Vive le vin de France, &c.

TOUS ENSEMBLE.

Vive le vin de France ;
C'est un charmant pays,
On y rit, on y danse,
Pour bannir les ennuis.

L'OFFICIER SUISSE.

Ici nous jouissons des charmes de la vie,
Tout y prévient nos desirs et nos vœux :
Comme nous, n'aimez-vous pas mieux
Servir un maître généreux,
Que de servir, souvent, une ingrate Patrie ?
Qu'en pensez-vous, mes chers amis ?

LES CANONNIERS.

Oh ! nous sommes de votre avis !
(*à part.*)
O comble d'infamie !

L'OFFICIER SUISSE *leur verse à boire.*

Puisqu'au Roi vous êtes fidèles,
Chantons, buvons à sa santé ;
Et contre des sujets rebelles,
Défendons son autorité.
(*Ils boivent.*)

CHŒUR DES SUISSES.

Au Roi soyons toujours fidèles ;
Chantons, buvons à sa santé ;
Et contre des sujets rebelles,
Défendons son autorité.

LES CANONNIERS *à part.*

Poursuivez, soldats infidèles,
Enhardis par l'impunité :
Bientôt vos hordes criminelles
Fuiront devant la Liberté.

SCÈNE III.

OFFICIERS ET SOLDATS SUISSES, TROIS CANONNIERS, BAKMAN, DEUX CAPITAINES SUISSES.

(*Les Suisses, appercevant leur Major, se lèvent : Bakman les arrête.*)

BAKMAN.

RESTEZ, mes amis ! restez ! amusez-vous : que ma présence ne dérange personne. (*Il prend l'Officier par la main, et le conduit sur l'avant-scène.*) Eh bien ! que pensent les soldats ? Pouvons-nous nous flatter qu'ils obéiront aveuglément ?

L'OFFICIER.

Ils sont dans les meilleures dispositions. Ils ont juré de combattre jusqu'à la mort, pour le Roi, et d'exterminer tous ses ennemis.

BAKMAN.

Retournez auprès d'eux, entretenez-les toujours dans les mêmes sentimens, et ne les quittez plus. (*Il se retourne, il apperçoit les Canonniers.*) Mais que faites-vous de ces Canonniers ? Vous ne craignez pas qu'ils aillent tout révéler ?

L'OFFICIER.

Ils pensent comme nous : ils partagent nos transports, notre ressentiment.

UN CAPITAINE SUISSE.

Les Canonniers sont cependant patriotes.

L'OFFICIER.

Vous allez en juger vous-mêmes. (*Ils se retournent vers les soldats.*) Allons, mes amis ! encore une razade ! à la santé du Roi.

(*Les Suisses boivent à la santé du Roi, les Canonniers feignent de partager leurs transports ; alors tous se lèvent ; les Canonniers viennent sur l'avant-scène du côté gauche, Bakman et les Officiers suisses du côté opposé : les Soldats suisses, encore le verre à la main, répètent le chœur suivant.*)

CHŒUR DES SUISSES.

Vive le vin de France ;
C'est un charmant pays,
Où l'on rit et l'on danse,
Pour bannir les ennemis.

BAKMAN ET LES OFFICIERS SUISSES.

Tout sert notre espérance :
Livrons nos ennemis
Aux coups de la vengeance ;
Qu'ils soient anéantis.

LES CANONNIERS *à part.*

Trahissons l'espérance
De ces vils ennemis :
Courons à la vengeance,
Et qu'ils soient tous punis.

(*Les Canonniers sortent.*)

SCÈNE IV.

BAKMAN, MANDAT, OFFICIERS ET SOLDATS SUISSES.

MANDAT.

LE Roi va paroître à l'instant dans ces lieux. Préparons nos soldats à le recevoir.

(*Il se fait un roulement de tambour ; les Suisses courent prendre leurs armes ; les Gardes nationaux sortent du corps-de-garde, et se répandent sur la scène.*)

BAKMAN *aux Suisses.*

Donnons à ces nouveaux soldats l'exemple de l'ordre, et sur-tout celui de l'obéissance. Le Roi distingua toujours les Suisses des autres militaires : ne démentons pas notre réputation.

(*Ils se rangent en bataille.*)

MANDAT *aux Volontaires.*

Allons, mes amis ! surprenons le Roi par notre con-

tenance. Il va vous faire l'honneur de vous passer en revue.

UN SAPEUR *sortant des rangs.*

L'honneur !.... C'est nous qui l'apportons ici, l'honneur ! (*Se tournant fièrement vers ses camarades.*) Est-il parmi nous quelque esclave d'un autre sentiment ?

BAKMAN *à Mandat.*

Et vous ne punissez pas cet excès d'audace ?

MANDAT.

Ce n'est pas ici le moment : feignons de n'avoir rien entendu. Je saurai m'en débarrasser, quand il en sera temps.

SCENE V.

BAKMAN, MANDAT, OFFICIERS ET SOLDATS SUISSES, LOUIS, ANTOINETTE, LE FILS, LA FILLE ET LA SŒUR DE CAPET, RHŒDERER ET COURTISANS.

(*Le Roi passe devant les rangs, tenant son fils par la main.*)

LOUIS.

MON fils ! voilà les défenseurs du trône et de notre maison ! Souvenez-vous, si le sort vous ravissoit votre père, que ce sont eux qui vous ont conservé la couronne. (*aux soldats.*) Et vous, braves soldats ! qui vous sacrifiez généreusement à la défense de votre

roi et au maintien de cet empire, je n'oublierai jamais vos services ; je veux toujours être entouré de vous : seuls désormais vous formerez toute ma garde.

RHŒDERER.

Vous avez juré de maintenir la Constitution, de mourir pour sa défense, de faire respecter les propriétés et la sûreté des personnes. Des brigands attaquent cette nuit la demeure de vos rois ; la Loi vous ordonne de repousser la force par la force : souvenez-vous de vos sermens.

(*Il remet l'ordre à Mandat.*)

CHŒUR.

Nous remplirons votre espérance :
Nous combattrons ces factieux ;
Tout les livre à votre vengeance :
La mort les attend dans ces lieux.

(*Ils défilent par pelotons devant le Roi et sa suite. Pendant le reste de la marche, on chante le chœur suivant.*)

LOUIS, ANTOINETTE, LA SŒUR ET LA FILLE DE LOUIS, RHŒDERER ET SUITE DU ROI, *à demi-voix.*

Sur ces climats, nuit favorable,
Répands tes voiles ténébreux,
Et que ton ombre secourable
Se hâte de combler nos vœux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La Scène se passe dans la place de la Maison commune.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉTION, UN JACOBIN : *ils descendent de la Maison commune.*

LE JACOBIN.

Un magistrat du Peuple, donner de tels avis ! attaquer le château pendant la nuit, pour mettre les Patriotes à la merci des trahisons et des perfidies de la Cour !

PÉTION.

Si j'ai proposé cette mesure, je la croyois plus sage. L'obscurité de la nuit peut cacher notre marche, le nombre des Patriotes, et redoubler la frayeur du Tyran.

LE JACOBIN.

Oui : mais elle peut aussi favoriser des pièges où le Peuple pourroit tomber. Cette Cour perfide et fertile en scélératesses, n'est peut-être déjà que trop instruite de nos projets. On dit, et ce n'est pas sans raison, que le château regorge de traîtres et d'assassins. Qui nous répondra qu'à la faveur des ombres, les

intrigans mêlés parmi les bataillons, ne formeront pas un parti formidable au Tyran; et profitant des ténèbres pour semer le trouble et la confusion, ne tourneront pas le Peuple contre le Peuple lui-même?

PÉTION.

La prudence est nécessaire, je l'avoue; mais trop de méfiance aussi, peut faire échouer les plus grands projets.

LE JACOBIN.

Quels que soient tes desseins, les Parriotes n'attaqueront que de jour. La lumière n'effraie que les traîtres et le crime. Qui se bat pour la Liberté, pour son pays, se montre à découvert. La valeur, la justice de notre cause, tout nous promet la victoire. Le Peuple se reconnoîtra, ne combattra que ses ennemis, et retiendra dans le devoir, du moins dans la crainte, ceux qui seroient tentés de suivre le parti de cette Cour odieuse, où tes visites, fréquentes depuis quelque temps, ne laissent pas que d'inspirer des soupçons.

PÉTION.

La vertu la plus pure ne sauroit être à l'abri de la calomnie.

LE JACOBIN.

La vertu dort souvent; mais le crime veille. Je ne sais; mais tes discours au Conseil, ont alarmé mes esprits. Je vois par-tout, depuis long-tems, des traces de corruption. S'il faut te le dire enfin, je ne partage pas avec le Peuple, cet enthousiasme, ce prestige dont tu l'as enivré. Qui veut le bonheur de son pays, ne cherche pas tant à lui plaire.

PÉTION.

Je puis, en faveur du dessein qui t'anime, excuser tes injures. On verra plus tard, qui de nous sert mieux sa Patrie. On peut être méfiant, mais on ne doit pas être injuste. Un ordre du Roi m'appelle au château; je vais m'y rendre, et m'assurer si l'on y trame des complots. Tu jugeras, à la manière dont je saurai les prévenir et les déjouer, si la Liberté m'est chère autant qu'à toi.

LE JACOBIN.

AIR.

Va, je t'observerai moi-même:
Par-tout je serai sur tes pas;
Mes soins, ma vigilance extrême,
Préviendront tous les scélérats.
Va, cours dans cet asyle impie,
Dans ce repaire de complots;
Et moi, je vais à ma Patrie
Chercher des vengeurs, des héros.

(*Le Jacobin sort.*)

SCÈNE II.

PÉTION *seul.*

Tu cherches vainement à pénétrer mes desseins! tu cours soulever le Peuple! tu sers mes projets. Va, quel que soit le succès de cette journée, quel que soit le parti en faveur duquel la victoire se décide, je suis à couvert: j'ai tout prévu.

SCÈNE

SCÈNE III.

UN DÉPUTÉ, UN COMMISSAIRE DES SECTIONS.

LE DÉPUTÉ.

UN jour de plus, c'en étoit fait de la Liberté. On conspire même au sein de l'Assemblée. Des mandataires infidèles secondant les projets du Tyran, se préparoient à nous remettre sous le joug. Avez-vous vu comme on a, malgré les cris du Peuple, déchargé le coupable la Fayette de toute accusation! Voyez-vous comme on traîne en longueur, la question de la déchéance! Comme le parti du despote rend inutiles et paralyse les efforts des vrais amis du Peuple!

AIR.

Je quitte à l'instant le palais :
Sur tous les fronts on voit la perfidie ;
On découvre par-tout de sinistres projets :
Magistrats, il est temps de sauver la Patrie.
Courons du Peuple allumer la fureur ;
Qu'à l'instant il prenne les armes,
Qu'il répande par-tout la terreur, les alarmes ;
Et qu'il se venge enfin d'un despote oppresseur.

LE COMMISSAIRE.

Vos desirs sont prévenus, nous nous sommes apperçus depuis long-tems, des projets criminels de cette Cour perfide. Nous avons découvert que cette nuit étoit fixée pour leur coupable exécution; mais nous saurons déjouer tous ces complots. Nous veillons:

le Conseil régénéré, ardent, infatigable, est à son poste; il ne s'occupe que du salut de l'Empire. Le Peuple, les Soldats sont par-tout sous les armes; continuez de combattre les complices du despote; faites tonner sur eux vos foudres éloquens. Nous, nous conduirons bientôt un Peuple triomphant dans le palais du monstre qui vouloit nous égorger.

AIR.

Bientôt du fardeau qui l'accable,
Nous allons délivrer l'Etat;
Voici le moment favorable,
De lui rendre tout son éclat.
Le Peuple va briser l'insolent diadême
D'un despote assassin.
Le Peuple touche à la grandeur suprême:
Seul il doit être souverain.
C'est par la raison éternelle
Que ce juste arrêt est porté:
Les tyrans et la royauté
Vont disparoître devant elle.

LE DÉPUTÉ.

Vous rendez le calme à mes sens éperdus. Ah! je respire enfin, puisque la France est sauvée! O sainte Liberté! veille sur tes défenseurs.

(*Ici se fait entendre le bruit du Peuple qui vient sur la place de la Maison commune.*)

LE COMMISSAIRE.

Entendez-vous les cris du Peuple?

(*Ici le Peuple entre sur la scène.*)

SCÈNE IV.

UN DÉPUTÉ, UN COMMISSAIRE DES SECTIONS, LE PEUPLE.

LE COMMISSAIRE.

CITOYENS! jamais la Patrie ne courut de plus grands dangers. Les complots du Tyran sont prêts d'éclater.

LE DÉPUTÉ.

Je viens de le voir entouré de ses anciens gardes, de Prêtres, d'hommes suspects et de gens inconnus : il sembloit leur désigner les victimes.

LE COMMISSAIRE.

Ce brave Montagnard, que vous avez vu si souvent parmi vous, qui tant de fois affronta le trépas en défendant vos droits, a manqué de périr sous leurs coups assassins. Déjà les poignards étoient suspendus sur sa tête. Il n'a dû son salut qu'à son courage, à cet excès d'audace que vous lui connoissez.

CHŒUR.

O trahison ! ô perfidie !
Toujours de nouveaux attentats !
Tyran, tu vas perdre la vie ;
Rien ne peut te soustraire à ton juste trépas.
(*Le Peuple veut courir au château.*)

SCENE V.

UN DÉPUTÉ, UN COMMISSAIRE DES SECTIONS, LE PEUPLE, MANDAT.

MANDAT, *arrêtant le Peuple.*

QUEL est cet excès de furie ?

LE CHŒUR.

N'arrêtez point nos pas.

MANDAT.

Quels seroient vos projets ?

LE CHŒUR.

De sauver la Patrie,
En arrachant le jour au tyran des Français.

MANDAT.

Gardez-vous d'écouter un aveugle délire :
Par des séditieux
Vous vous laissez séduire ;
Mais craignez de servir leurs projets factieux.

LE DÉPUTÉ.

Perfide ! nos projets sont de sauver la France ;
De conserver les droits d'un Peuple généreux ;
Dont le Tyran voudroit ravir l'indépendance.

MANDAT.

Il est faux, Citoyens, qu'on attente à vos droits ;
Le roi ne s'est armé que contre la licence ;
Il veut que désormais on respecte les loix.

LE DÉPUTÉ.

Ah ! craignez de céder à ses discours perfides.
Si vous voulez la Liberté,

Marchez, frappez des coups rapides :
Avec notre Tyran il n'est plus de traité.

CHŒUR.

Pour conserver la Liberté,
Marchons, frappons des coups rapides :
Avec notre Tyran il n'est plus de traité.

LE DÉPUTÉ, LE COMMISSAIRE.

Si vous aimez la Liberté,
Marchez, &c.

MANDAT, *à part.*

Peuple indocile et révolté,
Tremble, tes projets régicides,
Vont recevoir le prix de leur témérité.

SCENE VI.

UN DÉPUTÉ, UN COMMISSAIRE DES SECTIONS, LE PEUPLE, MANDAT, UN JACOBIN.

LE JACOBIN, *sans voir Mandat.*

RETENEZ, Citoyens, cet excès de courage ;
La nuit cache à vos yeux d'affreuses trahisons :
On veut faire de vous un horrible carnage.
Des postes corrompus, d'indignes bataillons,
Contre nous tournent leurs canons,
Et nous disputent le passage.
Le perfide Mandat, ce lâche commandant,
Avec notre tyran,
Pour nous faire égorger étoit d'intelligence.
Cet ordre criminel nous donne l'assurance,
Que de nos ennemis il servoit la fureur.

MANDAT.

Citoyens, c'est un imposteur ;

J'en demande vengeance.

LE JACOBIN, *avec la plus grande surprise.*

Que vois-je, Citoyens ! ce monstre est parmi vous !
Et vous n'immolez point ce traître à la Patrie !

MANDAT.

Citoyens, il vous trompe, il vous abuse tous :
Cet écrit supposé.....

LE JACOBIN.

Lisez sa perfidie.

(*Il donne à lire au Peuple.*)

CHŒUR.

Le scélérat ! frappons, arrachons-lui la vie :
Perfide, expire sous nos coups.

(*Il est immolé par le Peuple ; son cadavre est traîné sur la scène, et suivi d'un peloton de piquiers conduits par un sans-culotte armé d'une hache.*)

LE JACOBIN.

Courage, Citoyens ! d'un vil conspirateur
Vous venez de purger la terre ;
Que son corps tout sanglant, traîné dans la poussière,
Jusqu'au fond du palais apporte la terreur.

SCENE VII.

UN DÉPUTÉ, UN COMMISSAIRE DES SECTIONS, LE PEUPLE, UN JACOBIN, UN CANONNIER.

LE CANONNIER.

Aux armes, Citoyens ! le Louvre est plein de traîtres,
De nobles et de prêtres,
De soldats, d'assassins. Les Suisses sont vendus
Au Tyran, à la Reine :

Nous sommes tous perdus,
Si nous ne prévenons cette horde inhumaine.
J'ai vu ces assassins aiguiser leurs poignards,
Tirer des souterrains des canons, de la poudre,
Et préparer de toutes parts
Le carnage et la foudre.
Aux armes, Citoyens! &c.

(*Minuit sonne : le canon d'alarme tire ; le tocsin se fait entendre au loin, augmente ensuite par degré : on entend plusieurs cloches.*)

LE JACOBIN.

Peuple! la Liberté t'appelle :
Entends la vengeance éternelle
Qui réveille la Nation.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Résistance à l'oppression!

(*Le Peuple arrive en foule de tous côtés, en criant :* Résistance à l'oppression!)

CHŒUR GÉNÉRAL.

O vengeance! ô destin! soyez-nous favorables;
Dirigez nos glaives sanglans
Dans le cœur des coupables,
Et que nos bras impitoyables
Se baignent dans le sang du dernier des tyrans.

(*Ils sortent en criant :* Résistance à l'oppression!)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La scène se passe dans la salle du Conseil.

SCÈNE PREMIERE.

ANTOINETTE *seule.*

MES vœux sont enfin exaucés ! L'heure de la vengeance a sonné ! Audacieux Sénat, qui voulois asservir tes maîtres, ériger la France en république, tu vas enfin recevoir le prix de ton audace ! Médicis, pour de moindres forfaits, immola des milliers de victimes ; et moi, je balancerois à tout faire égorger lorsqu'on attente à la majesté royale, lorsqu'on veut me ravir le sceptre, la couronne ! Non, non ! que Paris, que la France entière tremble au milieu des supplices. Périsse plutôt toute la Nation, que de voir échapper une seule victime à ma fureur ! Je te l'avois promis, ô ma mère ! que je la couvrirois d'un deuil éternel, cette terre ennemie. Quitte le noir séjour, et viens goûter, avec ta digne fille, le doux plaisir de la vengeance.

AIR.

Oui, j'ai soif de ton sang, Peuple ingrat et rebelle ;
Il faut que sous mes yeux on le verse à grands flots :
Je veux que dans Paris en ce jour il ruisselle,
Que tes maisons ne soient que d'horribles tombeaux.
Par-tout le meurtre et la famine

Vont dévorer tes coupables enfans :
Je veux que tes villes, tes champs
Ne soient qu'une vaste ruine.
Vous apprendrez, vils scélerats !
Jusqu'où peuvent aller mes fureurs légitimes ;
Je veux compter des milliers de victimes
Pour chacun de vos attentats.

SCENE II.

ANTOINETTE, LOUIS, SA SUITE, RHŒDERER, PRÊTRES, CHEVALIERS DU POIGNARD.

(*Rhœderer entre seul d'un côté, les autres ensemble par une autre porte.*)

ANTOINETTE.

RHŒDERER ! le jour luit, et pas une victime ne m'annonce le désespoir des rebelles. Vous m'aviez cependant promis que, minuit expiré, l'on n'entendroit par-tout retentir que des cris de vengeance ; et tout est encore dans un calme profond.

RHŒDERER.

Je vous l'avois promis, Madame, et j'y comptois moi-même ; mais un de ces esprits ardens, inquiets, zélé défenseur de la cause populaire, un Jacobin enfin ! a pénétré nos projets au moment de l'exécution. Déjà le Peuple se portoit sur le château : les canons placés sur le Pont-neuf, alloient faire feu sur les Marseillois et les Bretons, lorsque ce patriote intrépide se

précipite au-devant d'eux et les arrête. Nous sommes tous trahis, s'écrie-t-il, entourés de pièges. Je vous conjure au nom de la Patrie, attendez le retour de l'aurore. Voilà, Madame, ce qui a retardé quelques instans votre vengeance ; mais dissipez vos inquiétudes, nos émissaires sont partis pour le démentir, et le présenter au Peuple comme un traître, un imposteur, qui veut l'empêcher de surprendre le château.

ANTOINETTE.

Ma vengeance seroit-elle trahie ? Quoi ! je n'aurois pas le plaisir de me baigner dans le sang des Français ?

LOUIS.

Si vous m'aviez cru, nous serions plus avancés.

RHŒDERER.

Que falloit-il faire de plus ?

LOUIS.

Ce que j'avois tant de fois demandé : nous débarrasser de ces têtes exaltées, de l'ami du Peuple, des plus ardens Jacobins, de quelques présidens de Section : n'importe par quels moyens ! J'en avois indiqué de ceux qui tiennent plus de l'adresse que de la violence. Nous serions maintenant délivrés de nos ennemis ; tandis que le succès devient de plus en plus incertain.

ANTOINETTE.

Mais que fait Pétion ? Pourquoi, dans des périls si pressans, ne se montre-t-il pas ?

RHŒDERER.

Pétion, depuis le décret qui l'a mandé à la barre, est suspendu de ses fonctions et retenu dans la Maison

Commune ; mais rassurez vos esprits ; le mouvement imprimé à votre vengeance, ne peut plus retarder ses effets. Bientôt vous allez entendre les hordes populaires se porter en foule vers le Palais : bientôt vous allez voir la mort se promener sur la tête des coupables.

SCENE III.

ANTOINETTE, LOUIS, SA SUITE, RHŒDERER, PRÊTRES, CHEVALIERS DU POIGNARD, UN CHEVALIER DU POIGNARD.

(*Le Chevalier du Poignard, défait et respirant à peine.*)

ANTOINETTE.

QUE m'annonce votre présence ?

LE CHEVALIER DU POIGNARD.

Le plus grand des malheurs.

ANTOINETTE.

Expliquez-vous.

LE CHEVALIER DU POIGNARD.

Nous touchions à peine aux Champs-Elysées, que des grouppes de Patriotes nous observent, nous suivent et nous pressent ; bientôt nous sommes investis, interrogés ; le mot d'ordre se trouve changé ; on nous crie, *armes bas !* nous voulons résister ; mais le nombre nous accable ; nous succombons sous les coups redoublés des Patriotes qui nous taillent en pièces.

Déjà les cadavres des braves chevaliers, qui m'accompagnent, sont traînés sur la poussière ; leurs têtes sanglantes portées au bout des piques, aux acclamations d'un peuple immense ; tout Paris court aux armes ; les rues sont hérissées de piques ; les Districts s'avancent avec leurs canons. Je ne sais quel prodige, ou plutôt quel desir de vous instruire de ce fatal événement, m'a fait échapper au danger. Reine ! il est temps de se montrer : voici le moment de vaincre ou de mourir.

LOUIS *tombant dans un fauteuil, accablé de frayeur.*

C'en est fait ! nous sommes trahis, perdus.

ANTOINETTE.

Lâche ! qui défendra tes droits et ta couronne ?
On immole tes défenseurs,
Et ton cœur s'abandonne
A d'indignes frayeurs !

LOUIS.

Mais ce Peuple irrité....

ANTOINETTE.

Prévenons sa vengeance.
Vole avec nous aux combats :
A la tête de tes soldats,
Viens recouvrer ton sceptre et ta puissance.
Tiens, prends cette arme.

(*Elle lui remet un pistolet.*)

CHŒUR DU PEUPLE, *derrière le théâtre.*

Ouvrez les portes à l'instant ;
C'est le Peuple qui vous l'ordonne.

LOUIS, *toujours avec frayeur.*

Quel est ce tumulte effrayant ?

CHŒUR DU PEUPLE, *derrière le théâtre.*

Ouvrez les portes à l'instant :
C'est le Peuple qui vous l'ordonne.

CHŒUR DES SUISSES *derrière le théâtre.*

Nous allons obéir aux ordres qu'il nous donne.

ANTOINETTE.

Perfides ! le trépas dans ces lieux vous attend.

RHŒDERER, *à part.*

D'Orléans va régner ; c'en est fait du tyran.

(*Ici l'on doit entendre le bruit des portes qui s'ouvrent.*)

CHŒUR DU PEUPLE *derrière le théâtre.*

Soldats, rendez les armes.

CHŒUR DES SUISSES *derrière le théâtre.*

Citoyens, calmez vos alarmes.

ANTOINETTE.

Perfides ! le trépas dans ces lieux vous attend.

(*Ici on entend la décharge générale qui se fait sur le Peuple : on doit aussi tirer sur lui par les fenêtres de la salle où se passe la scène ; de manière que cela soit vu par le spectateur.*)

CHŒUR DU PEUPLE *derrière le théâtre.*

O ciel ! la trahison par-tout nous environne.

ANTOINETTE.

Le sang ruisselle enfin : quel plaisir je ressens !

(*Ici on entend une autre décharge faite par le Peuple.*)

CHŒUR DU PEUPLE *derrière le théâtre.*

Malgré la trahison, nous serons triomphans.

LOUIS.

Tous mes sens sont glacés ; la force m'abandonne,

SCÈNE IV.

ANTOINETTE, LOUIS, SA SUITE, RHŒDERER, PRÊTRES, CHEVALIERS DU POIGNARD, UN ÉVÊQUE, LA SŒUR DE LOUIS, SES ENFANS.

L'EVÊQUE, *avec empressement et frayeur.*

SIRE, n'exposez point votre auguste personne ;
Venez dans le Sénat attendre le moment
Qui va sur votre front raffermir la couronne.

ANTOINETTE, *le prenant par le bras.*

Non, tu ne fuiras pas ; l'honneur te le défend.

LE PRÊTRE, *le pressant d'un autre côté.*

Suivez l'avis que je vous donne.

(*On entend toujours le bruit de la mousquetterie et du canon.*)

CHŒUR DU PEUPLE *derrière le théâtre.*

Malgré les trahisons, nous serons triomphans.

RHŒDERER *à part.*

L'instant approche : allons rejoindre d'Orléans.

(*On entraîne Louis, en criant* vive le Roi ; *Antoinette s'attache à ses habits et veut le retenir, mais vainement. Le combat augmente, il entre des Chevaliers du poignard, des Prêtres et autres attachés au Roi qui traînent des canons et tirent par les fenêtres. Le Peuple enfonce les portes, les Marseillois poursuivent les Suisses qui se battent en retraite. Les Chevaliers du poignard et autres s'enfuient du côté de la galerie.*)

SCENE V.

LE COMMISSAIRE DES SECTIONS, LE PEUPLE.

(*Le Peuple brise le trône et tout ce qu'il rencontre. Un filou profite de la confusion, met un effet précieux dans sa poche; un Sans-Culotte s'en apperçoit et le saisit.*)

LE SANS-CULOTTE.

APPRENDS, malheureux! que le Peuple est ici pour punir un Tyran, venger ses droits opprimés, et non pour commettre des bassesses. (*Il lui brûle la cervelle.*)

LE COMMISSAIRE DES SECTIONS *à part.*

Avec tant de vertu, comment ta cause ne triompheroit-elle pas? Lâches calomniateurs du Peuple! voilà de terribles leçons pour vous!

SCENE VI.

UNE PARTIE DU PEUPLE *qui revient de la poursuite des fuyards*, UN JACOBIN.

LE JACOBIN.

MALGRÉ les trahisons, la victoire est à nous.
Mais il nous manque des victimes:

Le Tyran et le sien, auteurs de tant de crimes ;
Echappent à notre courroux.

CHŒUR DU PEUPLE.

Découvrons-les ; il faut qu'ils tombent sous nos coups.

SCENE VII.

LE COMMISSAIRE DES SECTIONS, LE JACOBIN, LE DÉPUTÉ, LE PEUPLE.

LE DÉPUTÉ

NE les cherchez plus, mes amis : ils ont fui lâchement dans le sein de l'Assemblée ; ils échappent à votre courroux, conservez-les pour un plus grand supplice. Le glaive de la loi va bientôt les frapper. La déchéance du despote est déjà prononcée, malgré les obstacles de ses complices. Bientôt suivra le juste châtiment qu'il a trop provoqué par ses forfaits et ses scélératesses. Consolez-vous, les mânes sanglans de vos frères seront appaisés. Le sang que vous coûte la victoire, sera vengé. C'est de ce sang si lâchement répandu, que va naître la République, cet effroi des Tyrans. J'en entrevois déja l'aurore.

AIR.

Courage, enfans de la victoire !
Vainqueurs du despote Français,
Allez illustrer votre gloire
Par de nouveaux succès.
Des brigands couronnés les hordes sanguinaires
Désolent nos cités et ravagent nos champs ;
Il faut de leur aspect délivrer nos frontières.
Courez les écraser sous vos pas triomphans.

CHŒUR

CHŒUR GÉNÉRAL.

Jurons une éternelle guerre
Aux Prêtres, aux Tyrans;
Jurons de délivrer la terre
Du joug de ces brigands.
Tremblez, fiers oppresseurs, dont la rage inhumaine
Couvrit l'univers de forfaits:
Avant qu'un seul de vous échappe à notre haine,
Périsse mille fois le dernier des Français!

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

On trouve chez le même Libraire, les pièces de théâtre ci-après.

Caïus Gracchus, tragédie en trois actes, par M.-J. Chénier, Représentant du Peuple. . . . . 1 l. 10 s.

Jean Calas, tragédie en cinq actes par le même. 1 10

Henri VIII, tragédie en cinq actes, par le même. 1 10

Fénélon ou les Religieuses de Cambray, tragédie en cinq actes, par le même . . . . . 1 l. 10 s.

Abdélazis et Zuléïma, tragédie en cinq actes, par le citoyen Marville. . . . . 1 l. 10 s.

Robert Chef de Brigands, comédie en cinq actes. 1 10

Catherine, ou la belle Fermière, comédie en cinq actes, par la citoyenne Candeille. . . . . 1 l. 10 s.

Les Visitandines, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, par le citoyen Picard. . . . . 1 l.

Le Jugement dernier des Rois, Prophétie en un acte, en prose, par P. Sylvain-Maréchal. . . . . 1 l.

Marat dans le Souterrain des Cordeliers, ou la Journée du dix Août, Fait historique en deux actes, par le citoyen Mathelin. . . . . 1 l.

L'Ami du Peuple, ou les intrigans démasqués, comédie en trois actes. . . . . 1 l. 10 s.

Guillaume Tell, drame en trois actes, par le citoyen Sedaine. . . . . 1 l.

Le Modéré, comédie en un acte et en vers, par le citoyen Dugazon. . . . . 1 l. 10 s.

Le Siège de Thionville, drame-lyrique en deux actes, 15 s.

La Veuve du Républicain, ou le Calomniateur, comédie en trois actes. . . . . 1 l. 5 s.

Le Siège de Lille, ou Cécile et Julien, comédie en trois actes, mêlée de chant. . . . . 1 l. 10 s.

L'Amour filial, Opéra en un acte, par le citoyen Demoustier. . . . . 1 l. 5 s.

Toute la Grèce, ou ce que peut la Liberté, Tableau patriotique en un acte. . . . . 15 s.

Allons, Ça va, ou le Quaker en France, par le Cousin Jacques. . . . . 1 l. 5 s.

L'autre Tartuffe, ou la Mère coupable, drame moral en cinq actes, par le citoyen Beaumarchais. . . 1 l. 10 s.

L'intrigue Epistolaire, comédie en cinq actes. 1 10

Les Châteaux en Espagne, comédie en cinq actes, par le citoyen Colin-Harleville. . . . . 1 l. 10 s.

Le Vieux Célibataire, comédie en cinq actes, par le citoyen Colin-Harleville. . . . . 1 l. 10 s.

La Moitié du Chemin, comédie en trois actes, par le citoyen Picard. . . . . 1 l. 10 s.

La prise de Toulon, Tableau patriotique en un acte, par le citoyen Picard. . . . . 1 l. 5 s.

Paul et Virginie, Opéra en trois actes, du citoyen Dubreuil. . . . . 1 l. 10 s.

Petit Catéchisme de la nature, ou Religion et Morale naturelle, un volume *in*-18, figure. . . . . 1 l. 10 s.

530